

## UNE VEILLEE AVEC LES "HABITANTS"

Le lundi 9 novembre avait lieu une grande assemblée de l'Union Catholique des Cultivateurs de la province à la salle de la bibliothèque Saint-Sulpice. Tout le monde était invité à y assister, à plus forte raison les représentants des journaux. Et comme notre petite feuille vit un peu de cette vie du cultivateur depuis que le *Devoir* a pris le contrat du *Bulletin des Agriculteurs*, je crus de mon devoir d'assister à cette réunion qui fut pour moi une révélation.

Cette assemblée devait commencer à 8 heures. Je me rendis donc pour l'heure convenue. Cependant, l'ouverture de la séance n'eut lieu qu'à 8 heures 30, à cause de M. le maire qui se faisait attendre.

Vous pouvez vous imaginer que durant une demi-heure j'eus le loisir d'admirer ces beaux types de chez nous. Figures de braves gens, chers lecteurs; jamais de ma vie je n'ai vu un rassemblement aussi fraternel: on eût dit qu'ils avaient été élevés sur la même terre. Figures tannées, teints rosés par le grand air, sur tous ces visages se reflétait le contentement de travailler à l'oeuvre qui sera désormais leur sauvegarde: l'Union Catholique des Cultivateurs.

Reconnaissant en moi un de leurs "laboureurs" de chaque semaine, MM. Ponton et Létourneau voulurent bien me donner une franche poignée de mains. Les autres devaient bien se demander: "D'où sort-il, ce petit habitant-là?" Si la question m'eût été posée, comme eux je n'aurais pas eu honte de dire: "Je suis descendant comme vous de cultivateurs."

Tout à coup, après quelques minutes d'attente, j'aperçois M. Samuel Gascon, le représentant du *Devoir*, qui me demande comme ça: "Qu'est-ce que vous venez faire ici, vous? — Je viens représenter le *Compositeur*!" Me prenant au sérieux, il voulut m'amener prendre place avec lui parmi les autres représentants de la presse. Comme c'était moins gênant sur les dernières banquettes, je restai rivé à mon siège. Au moment de me quitter, je lui dis: "Ça fait longtemps que j'entends parler de M. Laurent Barré, je viens juger de *auditu* (Entre journalistes... on se comprend!).

Petit à petit, le silence se fait. M. le maire Duquette s'avance avec M. Caron, ministre de l'Agriculture, au milieu des applaudissements de l'assistance. Comme président de l'assemblée, M. Barré présente d'abord M. le maire. Celui-ci souhaite la bienvenue dans la ville de Montréal aux cultivateurs de la province et demande à M. Caron d'obtenir du gouvernement l'autorisation d'agrandir le marché Bonsecours et si cela ne suffit pas, il faudra traverser la rue Craig et raser les maisons du quartier dont Montréal pourrait bien se passer. (Comme journaliste, j'ai pensé et j'ai compris qu'il voulait parler du *Red light district*.)

Après M. le maire, ce fut le tour de M. Laurent Barré. Ceux qui ne l'ont pas encore entendu ont perdu la chance rare d'apprendre ce que c'est qu'un homme convaincu, qui travaille à la réussite d'un syndicat qui sera utile à sa province. M. Barré est un homme d'une stature moyenne, qui se rencontre chez la plupart de nos bons campagnards. Sa mise sans cérémonie, ses mains noueuses qui ont tourné et retourné la terre de ses pères, ses discours sans pause, il n'en faut pas plus pour le faire aimer de ceux qui l'ont placé à la tête de leur association. Avant l'assemblée, j'eus le

bonheur de rencontrer un bon curé de campagne que j'ai connu Père il y a une vingtaine d'années. En une phrase courte, il m'a résumé toute sa pensée pour son président: "C'est une tête classique."

M. Gascon nous a donné dans un style habituel aux lecteurs du *Devoir* le rapport de l'assemblée. Je vous donne telles que je les ai entendues les phrases remplies de bons sens de M. Barré.

Des applaudissements éclatèrent quand il se demanda: "Qui sommes-nous? Des cultivateurs canadiens-français et catholiques?" Un peu plus loin, quand il parle du socialisme d'Etat, il a le mot juste qui sera compris des siens: "Cette *bibite-là*, ça ne vit pas au grand air. Le socialisme d'Etat, nous n'en voulons pas."

Parle-t-il de la protection tarifaire, il dira tout simplement que "la protection est le grand cheval de bataille des politiciens et je ne voudrais pas être obligé de le soigner".

Nos yeux se sont remplis de larmes quand nous l'avons entendu dire: "On reproche aux cultivateurs de n'être pas des patriotes parce qu'ils quittent la terre. Quand je fais le grand geste du semeur et que je ne fais pas un pas sur ma terre sans penser à mon père et à ma mère, je me dis, quand un cultivateur a peine à vivre sur sa terre, que c'est plus qu'un patriote, c'est un martyr." Ces paroles furent couronnées par une immense salve d'applaudissements.

A M. Barré qui lui disait: "Je ne me suis pas préparé, je ne sais pas ce que je vas bien leur dire. J'ai la tête vide", M. Ponton répondit: quand vous serez rendu en avant vous l'emplirez." S'il eût été préparé, je me demande quel bon plat *canayen* il nous aurait servi.

Je me compte heureux et fier d'avoir, un jour, serré cette loyale main du courageux "habitant" de notre sol. Tant que les cultivateurs le garderont à la tête de leur association, ils auront en M. Barré un général qui leur fera gagner les plus belles batailles.

M. Caron est venu approuver de sa parole de ministre le but du congrès, mais il n'a pu s'empêcher de mettre les pieds dans les plats en prenant à partie le *Bulletin des Agriculteurs*. L'ovation que reçut M. Ponton le récompensa amplement de l'éclaboussure qu'il venait de recevoir.

J'ai été trop long. Je termine par une anecdote qui a déridé toute l'assemblée.

M. Barré, en présentant M. le chanoine Roy, dit: "Je ne connais pas tous les titres de M. le chanoine mais je sais qu'il est l'ami des cultivateurs." M. Roy ajouta: "Si M. le président ne connaît pas tous mes titres, je vais lui en donner un autre. Un jour, j'étais à Saint-Hyacinthe sur le quai de la gare. Il y avait un char rempli de cochons et je demandai à un homme qui était là avec son fils, si ces cochons lui appartenaient. Il avait l'air gêné et il me dit: "Oui, M. le curé, c'est le roisième char que je passe." Le lendemain, je rencontrai mon homme et son fils. Quand je les eus dépassés, son garçon lui dit: "Poupa, c'est le curé des cochons qu'on a rencontré hier." C'est un autre titre, celui-là, M. Barré." Le bon vieux curé a su intéresser ses auditeurs et leur donner des conseils qu'ils mettront sans doute en pratique.

Je sortis enchanté de la salle et je garderai longtemps un souvenir inoubliable de cette veillée.

Lino LENOIR

A leur origine, les caractères furent calqués sur l'écriture usitée dans le pays où on les gravait: gothiques en Allemagne, romains en Italie.

## Chantres d'autrefois

Il y a dix ans, la paroisse de X... ignorait encore le chant grégorien; un crescendo où toutes les cordes vocales des chanteurs se brisaient remplaçait la finale douce. Avec le décret de Rome, il fallut remplacer le vieux maître-chantre qui, depuis cinquante ans, avait la maîtrise du choeur; mais on oublia de remplacer le vieil orgue Mitchell par un Casavant. Cet orgue avait de multiples défauts: des jeux complets ne jouaient plus; des tuyaux partaient à jouer tout seul au beau milieu des morceaux; l'accouplement du récit au grand orgue ne se faisait plus pour certains jeux; le bourdon était si bas que les mauvaises langues disaient que, certain jour, les plâtras se détacheraient de la voûte, etc.

Le choeur de chant se composait de rentiers qui avaient le monopole de la musique d'église. Pourvus de voix disparates mais fortes, ils hurlaient les complies, et les pauvres psaumes des Vêpres, hachés, au latin méconnaissable, tombaient comme des briques sur l'assistance dans la nef.

Après la messe, l'orgue se lamentait sous la touche d'une organiste sourde et qui devait être contemporaine de son instrument. On aurait difficilement pu donner un nom à la cacophonie qui secouait le vieux temple.

Dans les retraites il y avait du nouveau. On chantait des cantiques: le choeur donnait le couplet et l'assistance répondait le refrain. C'était alors, au jubé de l'orgue, comme une émeute; les gosiers s'enflaient et l'"Esprit-Saint, descendez", éclatait torturant sous la voûte sombre, capable d'éveiller les morts qui dormaient depuis un demi-siècle sous les dalles du choeur.

A la messe de minuit, les chantres, qui étaient tous conservateurs en politique, attaquaient toujours, avec un entrain de tous les diables, le cantique "Nouvelle Agréable!" qu'ils accentuaient en prononçant "Nouvelle Agréa BLEU!" et le bleu raisonnait si fort que les libéraux du temps disaient qu'il effritait la dorure des lambris. Aussitôt que le cantique avait retiré ses dernières notes, on entendait les gens se moucher bruyamment et tousser à l'avenant.

GROS-LARD

## Qui veut s'enrichir?

Hé! les amis, voulez-vous gagner le gros lot? Mieux que le gros lot?

Un tirage de plusieurs prix de \$1,000; quantité d'autres prix de \$500, de \$200, de \$100; des centaines de \$10.00.

On ne vous met certes pas à même les trésors de Golconde; on ne vous promet pas non plus la fontaine de Jouvence, mais on vous offre des chances.

L'alchimiste moderne qui vous donnera le secret de transmuter un vulgaire *trente sous* en or est M. Edmour Barbeau, boulevard des Linos, Typoville. En effet, moyennant 25 sous, vous pouvez prendre part au tirage de la *Art Union of London, Great Britain, and Art Union of Ireland*.

Le *Compositeur* prie la famille Baudet d'accepter ses sincères sympathies dans le deuil qui vient de l'affliger par la mort du beau-frère de notre contremaitre, M. Wilfrid Cantin, manufacturier de chaussures, de Québec.

## Echos de Presseville

Bonjour, gais lurons de Typoville. — "Vous êtes les bienvenus, gentils Pressevillois." C'est ainsi que le directeur du *Compositeur* nous a reçus en lui demandant de venir vous raconter ce qui se passe dans Presseville. Nous le remercions de tout coeur de sa bonne hospitalité.

—GARE... AU(x) grenades!

—Oh! Johnny!  
—Il est rumeur en certains lieux que M. Roy est en train de se choisir une femme. A quand la noce? Nous serons invités?

—M. Roy vient de signer un contrat s'obligeant à donner une exhibition de danse "Charleston" au bal de M. Gareau. Qui sera sa partenaire? Sera-t-il masqué?

—M. Hayden est maintenant un enragé... pardon, un "fan" du radio. Il s'est acheté un *deux lampes*.

—Oh! Johnny!  
—Certains vents plus ou moins encommodants, qui proviennent de la presse cylindrique, indisposent Mlle Roy. Une requête sera présentée à la direction afin de faire déplacer la plieuse.

—Une enquête a été ouverte par le maire de Presseville afin de prendre les souris qui ont l'audace de voler les billets de tramway dans les poches de ses employés.

—Tous les midis, après le dîner, il y a de la grande misère noire entre le vicomte de Gauthier, le Roy de Presseville, sir Gaston Alarie vs le maire Gladu, le musicien Hayden... Mais ce n'est qu'au *Cinq-cent*.

Scié LINDRE

## Cuique suum

M. Robillard a fait distribuer des pommes par notre camarade LeBlanc. Les typos ont cru à une belle générosité de la part de notre sous-rote. Qu'on se détrompe! Si la caisse lui eût été adressée, il aurait été tenté de servir sa marmaille. Mais ces pommes nous furent gracieusement offertes par M. Héroux. Nous le remercions de sa générosité. Si le petit Alec a trouvé en lui un grand-père, les employés du *Devoir* ont à reconnaître qu'il est un bon père pour eux.

ADAM & EVE

## Sur la Passerelle

2,079

Ce nombre est l'exacte majorité de M. Bourassa dans Labelle. L'autre FEN... RI(T) et n'a pas l'intention de contester l'élection.

\* \*

Le gardien (celui du *Savoir*) a fait laver le plancher de Typoville: c'est un signe certain que les Fêtes s'en viennent vite.

\* \*

Précisément: déjà deux la semaine prochaine, celles de Sainte-Cécile et de Sainte-Catherine. Les demoiselles du *Savoir* ont hâte de voir si M. l'Administrateur leur fera parvenir des *Klondyke* pour fêter la Sainte-Catherine.

Blaquière, plante-toi donc, le jour de la Sainte-Cécile: chante-leur, à ces demoiselles, le plus beau morceau de ton répertoire. Tu peux être certain qu'elles t'enverront un sac de cette bonne tire... et tu nous en passeras!

\* \*

Paul-Emile, ton portrait de noces a paru dans la *Patrie*, tu le sais mieux que nous. Quand nous obtiendras-tu le cliché pour le faire paraître dans le *Compositeur*? Charité bien ordonnée commence par soi-même.

LE GARDIEN

## LE "BOEU" A KENDALL

Du Devoir du 13 juillet:

## L'actualité

## Le taureau herbivore

Un humoriste prétend que la moitié du genre humain s'évertue à chercher chez l'autre ce qu'elle a chez elle. C'est notamment le cas pour les naïfs Américains qui viennent à Montréal chercher des boissons infiniment plus chères et plus abominables que celles de leurs admirables contrebandiers. A ce propos, nous conseillerions à la Commission des liqueurs de retenir comme malaxeur-trituteur de jus de pruneaux un contrebandier de marque. C'est aussi le cas des dames qui s'en vont annuellement à New-York se déplumer et se remplir quand les mêmes avantages leur sont offerts ici.

Mais c'est une loi de la nature. Quand a-t-on vu quelqu'un prophète en sa maison et un honnête homme respecté de ses concitoyens?

Les sportifs d'il y a vingt ans avaient une tout autre idée de la vie et c'est pourquoi en l'an de grâce 1903, toute la population fut bouleversée par des annonces rouges où s'épalaient en lettres de flamme: "Grand combat de taureaux". Au milieu un formidable taureau armé d'une paire de cornes fantastiques fonçait sur un ennemi imaginaire.

Ce fut pendant quelques jours une effervescence, un déluge de suppositions. L'imagination populaire se représentait de larges arènes de pierres noires pavées de sable rouge, l'armée des picadors, des torréadors et des matadors drapés de pourpre sanglante resplendissant dans la lumière radiante du soleil estival.

On en jasa en famille, et plus d'une jeune fille en s'endormant rêva de son cavalier habillé en torréador et poursuivant de gigantesques aurochs.

Mais les organisateurs étaient gens prudents et circonspects, ennemis par principes des effusions sanguinaires et redoutaient avec raison les poursuites de la famille des picadors improvisés morts au champ d'honneur. Ils avaient donc engagé un brave nègre admirablement bâti qui se chargerait de prendre le taureau par les cornes et de le renverser sur le flanc.

Le tour offrait quelques dangers et pouvait fournir une représentation émouvante, à la condition que le taureau consentit à gigoter ferme, ruer, gesticuler et faire mine d'être méchant. Le banal renversement d'un boeuf en quelques secondes n'eût éveillé aucun intérêt.

Un sportsman dévoué s'offrit à trouver le sujet d'élite, digne d'inaugurer les corridas canadiennes et montréalaises. Il s'en fut sur-le-champ aux abattoirs et examina l'un après les autres, vœux, vaches et boeufs. Un grand animal roux à l'énorme encolure et aux cornes démesurément longues attira son attention et il parut à l'expert qu'il le lorgnait d'un mauvais œil tout en mangeant son foin. C'en fut assez, le sujet était choisi et quelques heures plus tard, tournait mélancoliquement autour d'un enclos pavé de coke de charbon. Le sportsman avait projeté d'affamer l'animal pour le rendre furieux. Durant trois jours, la foule assiégea l'enclos où le taureau courait. La pauvre bête ignorant les projets sportifs, poussait des meuglements lamentables à fendre les pierres. Mais quand les imprudents hasardaient une tête peureuse au-dessus des barrières, le sportsman se précipitait:

— Prenez garde, prenez garde, implorait-il, il est furieux et il serait prêt à vous éventrer d'un seul coup de corne.

Devant cette alternative peu souriante, les gens s'en allaient en hochant la tête d'un air inquiet.

Le grand jour était venu et dans l'arène de baseball transformée en arène de corrida, la foule joyeuse criait et chantait. L'organisateur, monté sur un superbe cheval blanc, caracolait autour de l'enceinte tandis que le nègre, surnommé Nero-

mus, qui devait tomber le taureau, poitrinait avec complaisance à l'admiration des spectateurs.

Soudain, on entendit un cri puissant.

Le cheval blanc disparut, le nègre se retourna et, au milieu d'un silence impressionnant, on vit apparaître le sportsman conduisant, aidé de quelques personnes, le taureau, avec une corde au cou.

Un nan sourd sortit de toutes les poitrines, les têtes se penchèrent avides et curieuses. L'animal fut défilé et le nègre tomba en arrêt. La bête promena un regard circulaire, se frappa les flancs de sa queue, s'avança de quelques pas vers le nègre et, au grand émoi de la foule palpitante, baissa la tête, puis se mit à brouter. Il dévorait l'herbe haute et fraîche avec avidité.

Le sportsman eut un mouvement d'impatience et flanqua un coup de pied au gourmand. Mais ce dernier, mis en appétit par un jeûne de quatre jours, avalait à belles bouchées l'herbe longue et drue qui pendait comme une verte parure autour de son mufti rose.

La foule murmurait. On payait pour voir du combat, pas pour une mangeaille. Le sportsman s'approcha et, saisissant le bout de la queue, se mit à lui imprimer un mouvement de torsion, mais d'un puissant coup de rein, l'animal se dégagea et continua le repas.

Une sueur froide perla au front de l'organisateur qui se rapprocha de la porte de sortie. Le taureau allait-il se fâcher ou manger? Douleur alternative. Hélas! tout semblait indiquer qu'il choisissait l'alternative gastronomique.

Le sportsman s'était éclipse. Il revint après quelques instants, avec une bouteille et un linge.

La foule regardait, intéressée.

Méthodiquement, il déboucha le flacon, en versa le contenu sur un linge pendant qu'une forte odeur de térébinthe flottait dans l'air. Puis on le vit d'une main énergique saisir la queue du taureau, l'élever sur un plan vertical. De sa main restée libre avec un linge imbibé il frota longuement, d'un mouvement circulaire, les régions adjacentes.

L'animal parut ranimé et la foule applaudit au succès de la cure. Elle le vit décrire plusieurs rondes, puis se ralentir et enfin s'arrêter. Le taureau tenta un instant, mais en vain de porter à la partie échauffée une langue secourable, puis il secoua la tête et se remit à brouter.

Le nègre alors entra en scène et prit l'animal par les cornes, mais ennuyé de voir son repas sans cesse dérangé, le taureau se dégagea et s'enfuit. L'organisateur et son cheval étaient disparus.

Ce fut la seule corrida montréalaise.

MARCELLUS

## A MONKEYVILLE

Du Devoir du 14 juillet:

## Singes

L'orang-outan et le chimpanzé qui se balancent dans leurs forêts natales, d'une branche à l'autre, en attendant qu'un chasseur quelconque les prenne au piège et les expédie aux laboratoires du docteur Voronoff, où on les mutilera pour tenter de rajoinir à même leur vitalité quelque vieux marcheur poussif et gâteux, ne se doutent pas que, de ce temps-ci, presque toute l'Amérique du Nord, à en croire les dépêches de presse, se demande s'ils ne sont pas les ancêtres du genre humain.

Pour se poser pareille question et conclure nettement dans l'affirmative, il faut être peu fier de ses origines. Mais il y a comme cela des gens qui, si vous les traitez dans la rue de "vieil ouistiti" ou de "gibbon pelé" se considéreraient insultés et qui, cependant, en tiennent avec gravité pour la descendance simiesque de l'espèce humaine. Ils ne veulent pas être eux-mêmes des singes, mais trouvent sensés ceux qui prétendent, au nom d'une science plus ou moins fantaisiste, que l'homme est de la famille des simi- idés. Les singes, s'ils avaient toute

l'intelligence qu'on leur prête, s'amuseraient fort de cet extraordinaire illogisme.

\* \* \*

Deux chimpanzés savants, — l'un et l'autre ont peut-être lu Darwin et feuilleté Harnack, — viennent d'arriver à Dayton, petite ville du Tennessee où se déroule de ce temps-ci un procès dont les détails sont du dernier grotesque et dont les pessimistes, qui prétendent que l'espèce humaine presque entière est en train de perdre la tête, feront avec raison grand état pour établir qu'ils font bien de le croire, — deux chimpanzés savants, donc, viennent d'arriver à Dayton. L'un et l'autre ont tout de suite constaté que si les Darrow et les Scopes sont partisans de l'évolution du singe à l'homme, ni l'un ni l'autre ne les considèrent comme des cousins, encore moins comme des frères.

Car les deux chimpanzés, — ils s'appellent Jack Miller et Joe Mendi, — ont dû coucher dehors, après avoir en vain tenté de se faire reconnaître par Darrow et les autres avocats du pédagogue Scopes, primaire de vingt-quatre ans qui s'obstine à vouloir être de la catégorie des primates. La façon désinvolte avec laquelle les évolutionnistes de Dayton ont accueilli leurs parents pauvres Jack Miller et Jos Mendi et les ont laissés sur le pavé brûlant démontre encore un coup d'ingratitude de l'homme et le manque de logique des scopistes. Accueillants pour ceux qui veulent voir dans le grand singe l'ancêtre de la race humaine, ils dédaignent et ignorent ces descendants en ligne directe de leur bisaïeul, — leurs petits-cousins. Darrow et ses amis n'entrelient donc que des sentiments d'appartenance pour leur parenté simiesque. Leur porte fermée à Miller et à Mendi établit qu'ils ne tiennent guère recevoir à bras ouverts et à serrer sur leurs pyjamas ces petits-cousins poilus, velus et qui voyagent tout nus.

\* \* \*

Que résultera-t-il de bon de ce débat où l'on jette primates, singes, pithécanthropes, anthropoïdes, hommes de Néanderthal, ossements fossiles, tomes poudreux et lourds, avis de demi-quarts de savants à la tête de jurés ignares qui n'en peuvent mais de chaleur, siègent en manches de chemise, bretelles à bas, trempés de sueur et tremblants sous la douche d'éloquence inintermittante de quinze avocats? Rien.

On aura beau faire défiler à la barre tous les singes, les demi-singes et les ouistitis de l'univers, les comparer de face et de profil à l'un quelconque et même à tous les témoins de la défense, invoquer Darwin, citer son Origine des Espèces, rouler dans le prétoire toutes les bibliothèques scientifiques de l'univers, toute la littérature simienne, y exhiber toutes les planches d'anatomie comparée qu'il aura été possible de collectionner, ni le juge ni les jurés ni le public, ni même les avocats de la défense ou de la poursuite ne s'y retrouveront, tant les autorités humaines varient, tant, s'il y a des hommes qui ressemblent à des singes, il n'y a pas de singes qui soient hommes, tant la demi-science prétentieuse et qui s'élève contre la création par Dieu s'éloigne de la véritable science qui reconnaît et proclame Dieu. Et l'assistance sortira du prétoire changée en étuve où la justice elle-même fond lamentablement, comme sort d'une arène où des lutteurs de foire se sont empoignés, une multitude abêtie, suante et, s'il est possible, plus ignorante au départ qu'à l'arrivée.

Entretiens, le télégraphe aura répandu d'un bout à l'autre de l'Amérique les éclats de voix tonitrueuses et les raisonnements fallacieux d'un Darrow, les théories fuligineuses d'un Bryan, les dépositions à n'y rien comprendre de gens frotés des hypothèses évolutionnistes ou fondamentalistes, de cinquante, de cent naturalistes, anatomistes, physiologistes, zoologistes, craniographes et autres messieurs en iste et en graphe dont la science, authentique ou frelatée, et plutôt courte, en tout état de cause, finira d'embrouiller tout à fait la question

dans l'esprit de centaines de mille personnes.

Pourtant ti aurait été si simple et si sage de proclamer qu'au-dessus des théories, des systèmes et des hypothèses, un fait est certain, celui de la création de l'univers et de l'homme par la volonté divine.

PAUL POIRIER

## BLOCS... ONS!

Du Devoir du 13 juillet:

## Ils boivent trop

Un médecin espagnol, le docteur Jeronimo Megias, de passage à New-York, où l'on a surtout remarqué qu'il est le médecin particulier du roi Alphonse XIII, a exprimé l'avis à un journal curieux de connaître ses impressions du pays, après un séjour de cinq mois, que si les Américains n'y prennent garde, l'alcoolisme fera chez eux, d'ici trente ans, des ravages effroyables, à cause de la fameuse loi Volstead. "Je pense bien que dans trente ans il n'y aura pas un très grand nombre de vrais bourgeois américains pour en parler, si cela continue. Ils paraissent en train de s'alcooliser jusqu'à en mourir, surtout les plus riches". Ce qui l'a frappé partout, c'est de voir jusqu'à quel point la grande préoccupation des Américains riches c'est de se trouver de l'alcool à boire. "Ils prennent un verre, deux verres, dix verres de file, tant qu'ils peuvent en absorber". Quant à lui, il est, comme la plupart des Latins, en faveur de l'usage du vin en quantité modérée, à table. "Je ne vois pas pourquoi votre gouvernement au lieu d'employer des sommes considérables à tenter de supprimer l'alcool, ne dépense pas plutôt tout cet argent à enseigner aux gens à fabriquer et à boire des vins purs et légers." Washington n'est pas de cet avis; il préfère gaspiller des millions à réprimer un commerce illicite, d'autant plus prospère que l'Etat en le traquant, lui donne l'attrait du fruit défendu.

## "Pour les malades"

Le gouvernement ontarien vient de prendre des dispositions selon lesquelles chaque personne, en Ontario, pourra acheter une chopine d'alcool pour fins médicales, dans les dispensaires de l'Etat, au cours de la prochaine année. Cette moyenne d'une chopine par tête ne tient, il va de soi, aucun compte de l'alcool que nos amis ontariens pourront venir acheter et consommer sur place dans notre province, du whiskey de contrebande qu'ils ne manqueront pas de découvrir quelque part, de celui qu'ils peuvent distiller en cachette, au moyen d'alambics domestiques, et le reste. Comme il y a tout de même un certain nombre d'enfants, de femmes et même d'adultes ontariens qui, soit manque de goût, d'occasion ou pour toute autre cause, ne boivent pas leur chopine d'alcool tous les douze mois, — Ontario n'est pas un Sodome québécois, et il y a là plus que dix justes, — cela grossit d'autant l'approvisionnement d'autres Ontariens valétudinaires, ceux-là, de santé débile malgré leur mine florissante, et qui ne prolongent leurs jours chancelants que grâce à un judicieux usage du "lait des vieillards" — autrement dit du scotch, du gin, du rye et de tous les whiskeys imaginables. Au vrai, comme la prohibition a triomphé en Ontario ces mois derniers encore, bien que par une majorité réduite, cela démontre comme quoi la vertu, si elle perd quelque terrain, y garde encore des milliers de fidèles. Il faut, pour en juger, se fier au nombre de bouteilles et de gallons d'alcool que le gouvernement ontarien met à disposition de ses administrés, — une chopine par tête par année, — plutôt qu'aux longues files d'Ontariens qui vont en pèlerinage à Hull, viennent à Montréal, grossir le surplus de M. Taschereau et ont accueilli comme on sait la bière quatre-quatre de M. Ferguson en disant qu'elle n'est pas assez forte.

G. P.